

ETC



Daniel Gendron, l'irrésistible attrait du gothique

Normand Biron

Volume 1, Number 2, Winter 1987–1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36196ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Biron, N. (1987). Daniel Gendron, l'irrésistible attrait du gothique. *ETC*, 1(2), 41–43.

Daniel Gendron, l'irrésistible attrait du gothique



Daniel Gendron, *Day-Maker*, 1986. Acrylique et craie sur toile; 70 x 50 cm

Chaque corps est un port d'amertume
Drachline, *De l'apprentissage du dégoût*

Cette immense curiosité qui nourrit l'imaginaire de Daniel Gendron, nous semble se gaver des sucres de passés idéalisés par les enchantements du lointain. S'il nous montre des couleurs, ce sont celles qu'a retenues l'époque médiévale; s'il nous fait voir des motifs, il a permis à son pinceau de ne retenir que les images symboliques de cultures anciennes. Sa technique exemplaire et son œuvre unique sont sollicitées par la nostalgique attirance de s'approprier l'harmonieuse beauté que nous ont léguée les maîtres anciens.

Normand Biron : *Quel est l'itinéraire qui vous a conduit à la peinture ?*

Daniel Gendron : La peinture est un monde qui m'a toujours habité. J'ai fait l'École du Musée des beaux-arts de Montréal et ensuite, par une sorte de précaution, j'ai étudié en arts visuels (la peinture), à l'université d'Aix-en-Provence en 1979 ainsi que l'histoire de l'art à l'université Concordia de 1980 à 1982, et à d'autres universités montréalaises entre 1982 et 1986. Professionnellement, tout a débuté à Paris avec la rencontre de Iris Clerc¹ qui m'a introduit dans le milieu artistique; ce qui a abouti à une première exposition à la galerie

Polaris en 1985. Bien que j'aie toujours peint, je considère important d'être à l'écoute de l'Histoire avec des yeux d'aujourd'hui : on la redécouvre, on la réécrit, on la refait toujours au fur et à mesure qu'on la vit; elle fait partie de la peinture, de ma peinture en devenant une source d'inspiration, d'explication...

N.B. : *N'y a-t-il pas un moteur dans votre enfance qui a mené à la création ?*

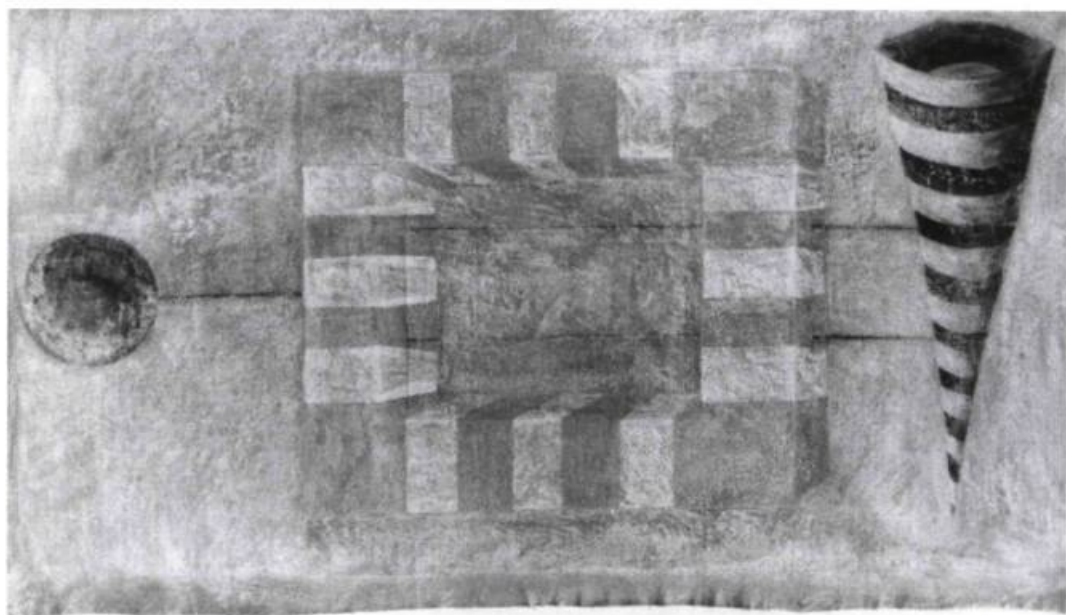
D.G. : Mon père est mort lorsque j'étais très jeune, ce qui m'a beaucoup perturbé. Une des réponses à cette absence fut de dessiner davantage, de me créer un monde intérieur qui me permettait de communiquer à ma façon.

N.B. : *L'importance des études ? Et pourquoi la période médiévale ?*

D.G. : J'ai toujours beaucoup lu en histoire de l'art, particulièrement sur l'époque médiévale qui m'a toujours attiré. Les contes anglo-saxons m'ont continuellement impressionné — *La légende du roi Arthur*, entre autres. La vie politique et sociale au Moyen Âge m'a intéressé au point de marquer mon œuvre; d'ailleurs, j'ai fait mon mémoire de maîtrise sur un portail gothique en Seine et Marne (France), détérioré par le temps et les mutilations de la Révolution. Cette vision a marqué techniquement la surface de mes tableaux qui sollicitent le passé au plan de leur texture.

N.B. : *D'où viennent les thèmes de vos tableaux ?*

D.G. : Chaque forme a un sens particulier; ce qui explique qu'elle n'obéit point au hasard extérieur. Elle



Daniel Gendron, *Heat-Maker*, 1986. Acrylique et craie sur toile; 290 x 150 cm

renvoit souvent à des moments précis de l'époque médiévale — je pense ici à la *corne*, ou encore ce *croissant de lune* qui nous rappelle certains symboles du monde arabe, voire de la Perse ancienne...

N.B. : *Au plan de la composition de vos tableaux, je pense ici à ces longues ficelles qui retiennent une boule à leur extrémité, ou même à ces étranges balanciers, ces cornes en mouvance..., y a-t-il dans ces motifs une intention volontaire ?*

D.G. : Étant très aérien, je découvre que, dans ce que je peins, tout est en suspension, en mouvement dans une non-fixité... J'aime beaucoup les éléments qui nous paraissent venir du ciel; mes récents tableaux reprennent cette idée, c'est-à-dire qu'ils sont liés à un concept gothique d'architecture, une philosophie qui recrée un monde. En réalité, j'ai réinventé des machines à pluie, des machines à neige, à vent, à neige... Sur chaque toile, il y a de cinq à dix couches de peinture et autant de couches de craie. Travaillant beaucoup la surface, je la frotte sur elle-même, je la gratte, j'ajoute de la peinture... Un acte physique et spirituel à la fois.

N.B. : *Et votre technique ?*

D.G. : Elle reprend un peu la technique des fresques anciennes jusqu'à produire des effets de plâtre détérioré, usé par le passage du temps qu'ont accélérés les machines à pluie, à vent, à neige... Sur chaque toile, il y a de cinq à dix couches de peinture et autant de couches de craie. Travaillant beaucoup la surface, je la frotte sur elle-même, je la gratte, j'ajoute de la peinture... Un acte physique et spirituel à la fois.

N.B. : *Cela explique probablement que vos couleurs*

soient légèrement adoucies, crayeuses, en camaïeu...

D.G. : Un lien avec la patine du temps. Je suis aussi restreint au plan des couleurs que je le suis avec les formes. J'essaie d'exprimer le plus avec le moins. D'ailleurs, dans ma récente production, j'étais matériellement très à l'étroit; ce qui m'a valu de travailler avec trois couleurs et de la craie dont j'ai tiré parti au mieux : l'orange, le parme (mauve) et le gris — avec lesquels je ne créais jamais auparavant —, étaient ce qui me restait dans mon atelier. Et la mauvaise qualité du matériau m'a permis de découvrir de nouvelles textures que j'ai volontairement recrées par la suite. Les couleurs qui m'appellent sont le gris, le blanc et le noir atténués. Les teintes qui apparaissent sur mes tableaux, pourraient être associées aux fresques et aux sculptures médiévales.

N.B. : *Des maîtres ? Des influences ?*

D.G. : Inévitablement. Beaucoup d'admiration pour certains peintres dont Picasso, Piero della Francesca, les primitifs italiens du *quattrocento*...

N.B. : *Comment travaillez-vous ?*

D.G. : Lorsque je suis à l'œuvre, c'est quinze heures par jour. De janvier à juin à New York, je n'ai vu presque personne. Je me suis enfermé dans mon espace et j'ai travaillé sans arrêt. L'été, j'aime bien m'évader au loin, et au retour, je me remets avec excès à la peinture.

N.B. : *Vous avez séjourné près de quatre ans à Paris. Que vous a apporté cette ville ?*

D.G. : Beaucoup sur divers plans. J'ai toujours eu une grande admiration pour la France, mais à la fois une vive amertume envers les Français : je me suis senti agressé, voire chassé par leur nationalisme. Ce pays m'a apporté ma profession, mes joies, mes peines; tout ce que je vis maintenant, je le vis intérieurement lié à la France. Dès l'enfance, j'avais des visions d'une France idéalisée et, pour beaucoup de Québécois, la France représentait la mère patrie, une sorte de terre sainte culturelle... Tout ce que j'aime, tout ce que je déteste est français... J'ai quitté la France pour fuir son chauvinisme, et les mêmes raisons, à un moment précis, m'ont fait m'éloigner du Québec. Vivant aux États-Unis maintenant, je me rends compte que les Américains sont extrêmement chauvins, mais ils ont à la fois cette naïveté, ce pouvoir d'admirer ce que les autres font, par exemple, les Européens. Ce mépris hautain et cette touche d'hostilité de la France envers tout ce qui n'est pas français, particulièrement envers ce qui était américain, m'ont toujours agressé.

N.B. : *Je souhaiterais que vous nous reparliez d'Iris Clerc, cette merveilleuse femme d'origine grecque et directrice de galerie avant-gardiste qui a tellement fait pour les artistes, le monde des arts, tant en France qu'au plan international.*

D.G. : Elle m'a donné une grande ouverture d'esprit et une amertume certaine envers le milieu des arts qui ne fut pas toujours juste et généreux à son égard. Cette grande visionnaire a lancé Yves Klein, Tinguely, Fontana, Takis... Je l'ai rencontrée à la Fondation Maeght de Saint-Paul-de-Vence; elle m'a alors invité à lui rendre visite à Paris où elle m'a présenté à beaucoup de gens du monde des arts, et c'est à elle que je dois, grâce aux gens qu'elle m'a fait connaître, ma première exposition.

N.B. : *Et New York ?*

D.G. : Le plus bel endroit au monde, mais aussi le plus tragique. J'y vis par goût, mais c'est avant tout un choix professionnel plutôt qu'un sentiment amoureux comme ce fut le cas pour Paris. Si l'on veut réussir une carrière à l'échelle de son ambition, c'est à New York qu'il faut être. Bien que la compétition soit féroce et que les gens soient refermés sur eux-mêmes, c'est un lieu stimulant et créateur. J'y vis en solitaire et j'y travaille très fort. Si, à Paris, l'on serait tenté de croire que l'on vit pour manger, l'on pourrait penser qu'à New York, l'on mange pour vivre... Quoique le milieu de l'art soit factice partout, New York est une ville gratifiante par ses réponses — je vends, par exemple, davantage qu'à Paris —, par la reconnaissance qu'elle nous offre — j'y ai déjà une galerie... Si l'on est à New York, c'est pour être le meilleur; et cela nous oblige à bouger.

N.B. : *Et Montréal ?*

D.G. : Un point de départ important. J'ai quitté Montréal parce que j'avais beaucoup d'amertume envers mon pays, doublée d'une admiration illimitée

pour l'Europe. Mes regrets ici venaient des grands manques sur tous les plans : visuel, littéraire, humain... Chamboulé par la France, le Québec était devenu un lieu de naissance. Après de nombreuses années en France, le Québec m'est apparu très différent. J'ai quitté la France avec beaucoup de regrets, mais aussi de nombreuses déceptions. Revenir à Montréal, c'était réassumer mes origines, et exposer ici², répondait à une nécessité intérieure. Malgré un succès imprévisible et stimulant, Montréal demeure momentanément pour moi un lieu de passage et non d'ancrage, bien que le Québec culturel se soit beaucoup modifié. J'ai besoin d'avoir un pied ici et un autre dans un ailleurs.

N.B. : *La beauté...*

D.G. : Extrêmement important. Déjà dans le quotidien qui nous entoure, tout répond à des préférences qui sont liées à des notions de beauté : le vêtement, le couvert à table, le mobilier... Un mariage de couleurs, une forme d'esthétisme, une harmonie mystérieuse... L'histoire de l'art nous dit un peu trop ce que l'on doit trouver beau. Récemment dans une publicité sur le thé, l'on pouvait entendre : «Le goût est une chose discutable, mais le bon goût demeure inéluctable.» Dans le temps, des critères se sont établis. Le beau est nourri par notre environnement, nos lectures, nos rencontres... La beauté est à la fois liée au passé, à la nostalgie, à des moments précis de vie — songez à la musique qui nous ramène souvent vers le souvenir. Je ne vis essentiellement que pour la beauté : c'est voir la mer, entendre Mozart, voir un Picasso, une phrase d'un roman qui vous accompagne... La beauté me rassure, me berce...
N.B. : *La solitude...*

D.G. : Quatre-vingt-douze pour cent de ma vie. Je vis très seul, presque en reclus. Cette solitude s'est imposée par nécessité davantage que par choix. Beaucoup de choses se développent dans la solitude. À Paris, à New York, j'ai toujours habité des endroits déserts. À Manhattan, j'habitais seul un building. C'est extrêmement dur, mais l'essentiel ne peut venir que par cette voie. À Aix-en-Provence, j'étais aussi très isolé. Bien qu'au plan de la beauté, je rêve d'habiter un palais vénitien — ce dont je suis loin actuellement —, cette vie esseulée m'apparaît plus créatrice.

N.B. : *La musique ne peut-elle combler ce silence ?*

D.G. : Je ne pourrais vivre sans elle; elle est présente 24 heures par jour, même dans mon sommeil. Le silence me terrorise...

N.B. : *La mort...*

D.G. : Une grande peur depuis l'enfance. Il n'y a pas une heure de la journée qu'elle n'accompagne...

Entrevue réalisée à Montréal par Normand Biron

NOTES

1. Iris Clerc, *Iris-Time (l'aventure)*, Éditions Denoël, Paris, 1978, 368 p.
2. Du 25 février au 22 mars 1987 à la galerie J. Yahouda Meir (Montréal).